



Pascal Commère

## Le temps des monstres

*L'inquiétude d'être au monde* de Camille de Toledo  
(Verdier, 2012)

Livre curieux somme toute, et d'une certaine façon, inattendu. Quoique. Je m'explique – non sans mentionner au préalable que je ne savais rien de l'auteur ni de son travail avant que je n'aie consulté (après coup) *Wikipédia*. Le titre est clair, le volume limité : une petite soixantaine de pages. On ouvre à la première, et c'est comme un récit qui commence. Ou une chronique, tel que Dagerman en écrivit sur l'Allemagne après guerre ; Dagerman à qui le texte fait référence au travers d'une phrase devenue célèbre, ce fameux besoin de consolation impossible à rassasier... On passe à la deuxième puis aux suivantes, et nous voilà happés – non par l'histoire : ce n'est pas une histoire, mais bien par l'écriture, maintenant que la prose du début a délaissé la ligne continue pour faire place au vers, quelque chose qui ressemble en tout cas, calqué sur la respiration d'où naît le chant bientôt. C'est alors qu'on se remémore les quelques mots figurant en page de garde, sorte d'avertissement de l'auteur : « *Ce texte, écrit pour la Maison du Banquet et des générations, a été lu le 8 août 2011 à Lagrasse. La décision de le publier est indissociable, en moi, d'un espoir de voir les mots agir sur et dévier l'esprit contemporain de l'Europe.* » Nous y voilà.

Et le chant continue, tenu et structuré, sans rien pourtant qui entrave la liberté du ton ; ni le découpage (en strophes de longueur inégale), ni le sérieux du discours qui fait corps avec son objet – situation de l'homme contemporain face aux horreurs du siècle passé, lesquelles renvoient à celles du siècle naissant, le geste fou du tueur norvégien en l'occurrence, point d'ancrage à cette méditation tout entière inscrite dans le titre et dont les ramifications fournissent une approche qui enrichit le propos, amplifie le chant ; un chant qui, n'évitant rien des raisons communément invoquées de notre temps d'incertitude, tourne le dos aux nostalgies et regrets d'hier pour mieux s'ouvrir au monde de l'avenir, dès lors que « *l'inquiétude est le nom que nous donnons à ce siècle neuf, / au mouvement de toute chose dans ce siècle* ». Qui fait corps avec son objet autant qu'il s'en éloigne, disais-je, sans jamais rien perdre du fil, ni du ton, propre à l'ensemble. Ainsi le texte joue-t-il de reprises ; reprises grâce auxquelles ce qui pourrait être un essai touche au chant. Un chant presque incantatoire dont le livret, en écho à des courants de pensée dont se réclament des mouvements tels que l'altermondialisme, s'appuie sur un lexique d'aujourd'hui – et tenu par en bas – qui frappe par la vérité et l'actualité de son propos, nullement abstrait du reste, autant que par le souffle qui le traverse de bout en bout et dont la maîtrise s'accorde pleinement à la recherche du sens.

Nul pathos pour autant, nulle distorsion dans cette dénonciation sans retour ; du vingtième siècle, « *le temps des monstres et des catastrophes* », au déni dans lequel les esprits obtus feignent de le tenir. Dénonciation par le langage – Césaire à l'appui, *Cahier d'un retour au pays natal* – de tout ce qui nous abuse dans le langage : mots morts sur quoi se fondait l'humanité et dont se réclament les consolateurs de toute espèce. Étant entendu que la consolation « *est la grande tentation du siècle débutant.* »